

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROHON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

Vol. 2.

MONTRÉAL, 6 AOUT 1841.

No. 3.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE MODERNE,

PRONONCÉ AUX EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

(SUITE ET FIN.)

Cependant un autre spectacle attire nos regards. Il y avait déjà plusieurs siècles, un homme avait paru dans l'Orient prêchant un dogme nouveau. Il le persuadait aux peuples l'épée d'une main, la volupté de l'autre ; et ceux-ci tombaient vaincus ou séduits. L'étendard du croissant flottait sur l'Asie et l'Afrique. Bientôt il se montre en Europe ; la croix recule. L'Islamisme domine l'Espagne ; il envahit la France, mais là le marteau de l'ayeul de Charlemagne l'écrase. Pendant trois siècles il continue ailleurs ses ravages, et ses flots débordant la Méditerranée menaçaient souvent d'inonder une grande partie de l'Europe. Comment va s'arrêter le fléau ? le Seigneur rappelle à la piété des peuples chrétiens que le tombeau du Christ, du Sauveur des hommes, est profané par l'impie musulman. Tout-à-coup un cri d'enthousiasme retentit dans toute la chrétienté. "Dieu le veut, Dieu le veut ! Et l'Europe se lève et tombe en masse sur l'Asie. Là se fait une guerre d'acharnement, de prodiges de valeur, d'héroïsme, tels que le monde n'en vit jamais. La chrétienté ne conquiert que pour un moment le sépulcre, objet de ses efforts. Mais la force de l'Islamisme est brisée. L'Europe ne craindra plus son envahissement. Et puis de ce mouvement des peuples occidentaux, de ces courses lointaines à travers les terres et les mers, de ce broiement de toutes les nations, la providence avait fait sortir un ordre social nouveau, un adoucissement au sort politique et national des peuples, des routes inconnues pour la propagation de l'Évangile, une foule de connaissances en tout genre, qui

furent marcher les peuples avec un progrès rapide, dans les voies de la civilisation.

L'Europe s'avancait, perfectionnant ses institutions ; un élan général se remarquait dans la société intellectuelle. Mais les routes nouvelles qui s'ouvrirent aux esprits leur inspirèrent le désir effréné de porter partout les regards inquiets et curieux d'une raison téméraire et bornée. D'une autre part, les liens de la morale s'étaient extraordinairement relâchés dans toutes les parties du corps social. Puis on s'éprit soudain d'un enthousiasme pour la littérature payenne, qui fit abandonner l'étude approfondi de l'esprit du christianisme. Ajoutez à cela des abus de l'autorité ecclésiastique. Que va-t-il advenir de ces causes diverses ? J'entends un murmure sourd et menaçant qui gronde de côté et d'autre. Tout-à-coup un cri s'élève : Plus d'autorité en matière de religion. Des voix nombreuses font écho. C'en est fait : l'unité religieuse de l'Europe est rompue. La Providence punit la société du schisme qui la déchire. Les guerres religieuses s'élèvent acharnées, violentes. Pendant plus d'un siècle, depuis la ligue de smalade, jusqu'au traité de Westphalie, le sang coule par la plaie que la réforme a ouverte. Le catholicisme fit des pertes, il les compensa d'abord par une sage réformation de sa discipline, et puis il se vit ouvrir tout-à-coup, des contrées vastes et inconnues.

Un homme, poussé par un instinct invincible, avait dit : Il y a un autre monde. Et l'on se prit à rire de ses paroles. Cependant pour n'être plus importuné de ses instances, on le laisse partir pour chercher ce monde qu'il rêvait. Il le trouve. L'Amérique est découverte. L'ambition et la cupidité tressaillent de joie. L'un y voit des terres à conquérir, l'autre des trésors à amasser. Était-ce pour cela que la Providence avait fait sortir des ondes un monde nouveau ? L'Église croit que c'est pour étendre l'empire de la foi. Elle envoie elle aussi des conquérans, non des Cortés et des Pésane pour répandre le sang, mais des missionnaires qui régénèrent ces peuplades sauvages ; et courbent l'Amérique sous l'étendard de la Croix.

Revenons en Europe. Les guerres religieuses avaient cessé ! La société avait pris un aspect plus tranquille. Les principes de l'ordre et de la morale reparaissaient dans les esprits et la conduite. Un siècle de splendeur se lève sur le monde. Louis XIV rayonne, avec son cortège d'hommes illustres en tout genre. Les lettres, les sciences, les arts font voir de magnifiques produits de l'esprit humain. La civilisation paraît atteindre un degré inconnu peut-être jusques-là. Mais ce siècle, si grand sous tant de rapports, fut incomplet et imprévoyant. Entre autres erreurs, il ne tint pas assez compte du sort po-

litique des peuples, et il isola trop la religion des autres objets des connaissances humaines.

Voilà ce jeune guerrier qui paraît tout-à-coup. Ses premières armes ont été la conquête de l'Italie. Il arrive de l'Orient, où il a été inscrire son nom à côté de ceux d'Alexandre et de César, et faire contempler sa gloire aux quarante siècles dont les ombres errent autour des Pyramides. Il dit à ceux qui désolaient la France, sortez, cédez-moi la place. Ceux-ci ne font pas la moindre résistance. Ils obéissent. Et puis ces hommes qui avaient tout renversé au nom de la liberté, se prosternent devant lui, rampent dans la poussière à ses pieds et bientôt ils crient : Vive l'empereur. Lui, foulant de son talon ces vils esclaves, défait leur œuvre, il ouvre les temples, rétablit les institutions, remet l'ordre partout. Puis il dit à la victoire : suis-moi. Elle part avec lui. Les voilà qui parcourent l'Europe. Une main toute-puissante semble guider le conquérant dans sa marche. Prompt, terrible comme la foudre, il éblouit, il écrase ses ennemis. Ceux-ci, descendant de leurs trônes, viennent à ses genoux demander leurs états. Après qu'il a distribué des couronnes à ses frères ; des principautés à ses soldats, il dit aux souverains vaincus : gardez le reste.

Mais lui-même bientôt enivré de sa gloire, ne met plus de bornes aux desirs de sa domination. Il écrase les peuples sous le poids de son despotisme, il étend sa main rapace et perfide sur l'Espagne qu'il asservit. Puis il voit un souverain d'un autre ordre qui trône à Rome. Il l'attaque brutalement, déchire sa tiare et le tient courbé sous les fers. Alors la main de Dieu le touche aussi. Il perd le bonheur, aucune entreprise ne lui réussit plus. L'Europe se déchaîne contre son dominateur.

Le bras, qui l'avait élevé, le brise, et le jette, misérable débris de lui-même, au bout du monde, sur un rocher isolé, où il est terrassé sous le pied de son plus constant ennemi, du seul dont il n'avait pu affaiblir la puissance. Alors s'accomplit cette parole que Napoléon avait dite lui-même : "L'homme, quelque grand qu'il soit, n'est qu'un instrument entre les mains de la providence. Quand il ne sert plus à ses desseins Dieu le brise."

Avec lui, semble être enseveli le génie des combats. On dirait que les grandes nations ont brisé leurs épées à Waterloo. Depuis un quart de siècle une paix inouïe règne entre elles. Aux luttes de sang et de carnage ont succédé des batailles intellectuelles sur tous les points qui peuvent intéresser la société. Et partout la victoire paraît se déclarer en faveur des principes de l'ordre et de la religion. On entrevoit un retour prochain des peuples à la grande unité chrétienne.

Ainsi la terrible tempête, qui a bouleversé la société, aura produit un résultat salutaire. Il en devait être ainsi. Le vent de l'orage se lève De terribles commotions ont signalé la violence de son premier souffle Mais voyez, il a emporté les vapeurs qui de leur maligne influence couvraient la terre, l'atmosphère est purifiée. L'agitation de l'air n'a servi qu'à chasser les nuages et à donner une vivifiante fraîcheur.

C'est dans les desseins bienveillans de la providence, l'histoire de toutes les révolutions sociales.

D'une autre part, de magnifiques découvertes dans les arts améliorent le sort matériel de la société. " L'industrie crée des merveilles. Au moyen de " la vapeur, les distances s'effacent, les continens se rapprochent, les nations " se donnent la main ; elles mettent en commun leurs intérêts et leurs riches- " ses. Elles se voient, se connaissent, s'aiment, et bientôt peut-être, un jour " viendra où elles ne formeront plus qu'une immense famille dont les membres " auront les mêmes pensées, les même croyances."

Pourquoi ne serait-il pas permis de croire, que la société abjurant peu à peu ses erreurs, marchera dans les routes du progrès sous les maximes de l'Évangile, et que la Croix saluée de tous les peuples comme le seul signe de salut, de même qu'elle a régénéré l'homme, régénérera aussi la société, autant qu'elle peut l'être sur la terre, et la fera entrer dans une voie de bonheur inconnue jusqu'à ces jours.



MISSIONS CATHOLIQUES DANS LA CHINE ET LES COLONIES ANGLAISES.

Il est curieux et instructif de consigner les aveux qu'arrachent aux ennemis de l'Église les succès qui, en Europe comme dans les pays les plus reculés, accompagnent partout les apôtres de l'Évangile.

Un journal protestant anglais nous donne, d'après les dernières nouvelles qu'il a reçues de la Chine, des détails fort intéressans sur la position qu'occupent les catholiques, et il les fait suivre de réflexions qui ne seront pas lues sans intérêt.

" Les églises catholiques, dit-il, sont peu nombreuses dans la Chine, et elles y sont toutes trop petites pour pouvoir suffire au nombre des fidèles. Chose singulière, il y a à Pékin une église jadis bâtie par Haug-Ki, empereur favorable aux chrétiens, qui a été conservée intacte ; et une opinion généralement

répandue parmi le peuple de la Chine, c'est qu'aucune calamité sérieuse n'affligera l'empire tant que la croix qui surmonte le clocher de cette église restera debout. A Canton, les chrétiens jouissent d'une liberté beaucoup plus grande que partout ailleurs ; le nombre s'élève à 9,000. Macao compte plus de 1,000 catholiques. En général, on les laisse dans tout l'empire pratiquer leur religion tranquillement, tant qu'ils ne font aucune démonstration publique. La Chine peut avoir aujourd'hui environ 300,000 chrétiens. Les lazaristes donnent leurs soins spirituels au plus grand nombre. Quelques prêtres franciscains et dominicains s'y livrent aussi aux travaux des missions. Les prêtres catholiques, européens ou chinois, ne sont pas plus de 300. Ils ont quelques écoles qui leur servent de séminaire.

“ On voit par ces détails qu'au-delà des limites où n'ont jamais pénétré les protestans, les missionnaires papistes travaillent avec un zèle digne d'une meilleure cause et un succès qui autorise leurs chants de triomphe. Ils possèdent déjà deux évêchés dans ce pays ; nous pensons qu'il est tems que les alliées de la lune et du soleil prennent garde à leur couronne et à leur foi.

“ Le papisme ne se contente pas de travailler en Europe à répandre son ancien ascendant, ainsi que le constate ce qui se passe en Hollande, en France, en Prusse ; il va encore engager la lutte jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe.

“ Les envahissemens du papisme en Irlande, en Ecosse et en Angleterre, ne peuvent satisfaire la cour de Rome ; elle envoie ses missionnaires dans toutes nos colonies, et on dirait que la cause du protestantisme y décline, en raison des sacrifices tous les jours croissans que nous faisons pour le soutenir.

“ Les catholiques romains ont, sous différentes dénominations, des évêques à Québec, à Montréal, à la Baie d'Hudson, à Kingston, dans le Haut-Canada, à Terre-Neuve, à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, à la Nouvelle-Ecosse, à la Trinité, à Ceylan, à la Jamaïque, à Maurice, à Madras, à Calcutta, en Australie, au cap de Bonne-Espérance, à Gibraltar.

“ A Ceylan, les papistes se vantent d'avoir 100,000 personnes attachées à leur Eglise. Dans les Indes, ils prétendent être 600,000. A la Trinité, presque toute la population est catholique, et seize missionnaires sont partis naguère pour aller y achever la victoire du papisme. Dans les Nouvelles-Galles du sud, les efforts de Rome sont incroyables. Au cap de Bonne-Espérance, ils ont déjà fait d'immenses progrès. A Terre-Neuve, les catholiques ont la majorité dans la chambre des assemblées et ils ont déjà gagné dans le pays

un ascendant complet. A la Nouvelle-Zélande, M. Green, missionnaire protestant, annonce, dans sa dernière lettre, que nous ne soyons pas surpris de voir les habitans qu'il a depuis peu ramenés de l'idolâtrie, devenir bientôt catholiques, car, dit-il, leur immoralité croît avec leur intempérance, et ils nous paraissent prêts à se réunir bientôt en masse aux catholiques romains. Les apostasies sont depuis quelques tems très-nombreuses."

Que les chiffres donnés dans cet article soient ou non catholiques, ces lignes nous ont paru précieuses à recueillir. Que la presse protestante écrive beaucoup d'articles de ce genre, et elle viendra puissamment en aide aux efforts de nos missionnaires, en jetant le découragement parmi les enfans de l'erreur.

C O R R E S P O N D A N C E S .

DES DÉCLAMATIONS DES SUISSES

CONTRE LES REVENUS DES CURÉS DU CANADA.

Il ne faut point se lasser de punir ceux qui ne se lissent point de mal faire, disait le grand cardinal de Richelieu. Pareillement, il ne faut point se lasser de dire la vérité contre ceux qui la veulent anéantir et qui ne se lissent point de la calomnier. Il serait honteux que le clergé canadien se tût, lorsqu'on se déchaine contre la religion qu'il est chargé d'enseigner et de défendre, et de laisser aux laïcs cette tâche honorable. Le savant rédacteur de l'*Furore des Canadas* a naguère vengé dignement notre clergé, injustement attaqué par le *Herald de Montréal*. J'espère dans peu, confirmer et développer plus au long ce qu'il a dit. En attendant, je vais montrer aujourd'hui que les déclamations des Suisses contre les revenus des curés ne sont pas mieux fondées, que celles contre la magnificence de nos églises.

Nos liseurs et colporteurs de bibles par nos campagnes déclament contre les biens des curés et surtout contre la dime. A entendre ces gens-là, les curés devraient servir les fidèles à leurs frais. Il est fâcheux qu'ils soient encore ici en contradiction manifeste avec leurs bibles; preuve que le Saint-Esprit ne leur explique point l'Écriture; car un esprit de justice, de sagesse et de vérité ne peut induire en erreur. Or, que dit l'Écriture? *Qui s'engage en bataille, ou J.-C. Matth. c. 10, v. 10, mérite sa nourriture.* Et saint Paul qui en fait que chose de la doctrine de J.-C., dit, I. Cor. c. 9, v. 7: *Qui fait la guerre à ses dépens? Qui plante une vigne et ne mange point de son fruit? Qui nourrit un troupeau, et ne mange point du lait de ce troupeau?.... Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce grand?*

chase si nous recueillons les biens temporels?... Ne savez-vous pas que les ministres du temple mangent de ce qui est offert dans le temple ; et que ceux qui servent à l'autel, ont part aux oblations de l'autel ? Ainsi le Seigneur a aussi ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile, de vivre de l'Évangile.

De quoi vivent ces liseurs et colporteurs de bibles ? Car ils ne sont pas des anges ; ils boivent et mangent comme les autres. Où prennent-ils donc de quoi vivre ? Ce n'est pas de leur travail ; ils ne font que courir par les maisons, lisant la Bible à qui a la patience de les écouter, et y ajoutant certains commentaires qui ne sont ni vrais, ni pieux. C'est encore, disons-nous, une contradiction à leur principe que l'Écriture est claire à qui la lit, parce que le Saint-Esprit (qu'ils ont à leur disposition et font parler, comme il leur plaît) l'explique sans doute ; mais faut-il s'en étonner ? Ceux qui combattent la loi éternelle de la vérité sur laquelle est établi l'ordre du monde, par une suite inévitable de leur erreur, sont forcés à se contredire eux-mêmes. Qui a menti une fois, doit avouer son mensonge, ou mentir toujours. De quoi vivent-ils donc enfin ? Dieu fait-il descendre pour eux la manne du ciel chaque jour, comme il fit en faveur des Juifs dans le désert, durant 40 ans ? Non ; mais voici d'où ils tirent leur subsistance, et vous allez voir que le principe que quiconque travaille pour quelqu'un, mérite d'être nourri et entretenu par lui, ils savent fort bien se l'appliquer, quoiqu'ils en contestent l'application aux prêtres catholiques.

Le 2 mai 1804, se forma à Londres la Société biblique, dont nos Suisses sont les envoyés. Le but des auteurs de cette société est de répandre l'Écriture partout ; aussi ont-ils fait imprimer la Bible en 158 langues différentes. Vous devinez bien, sans qu'on vous le dise, que les traducteurs divers de la Bible n'ayant pas, comme les Apôtres le jour de la Pentecôte, le don de parler parfaitement tant de langues différentes, leur ouvrage n'est pas sans défauts. Aussi aux Indes et en Chine l'Écriture-Sainte si mal traduite est regardée par les naturels du pays qui n'y entendent et ne peuvent rien y entendre, comme un livre de magie. Il paraît que, si cette société a le pouvoir de donner la Bible à ces pauvres idolâtres, elle n'a pas également le pouvoir de leur donner le Saint-Esprit pour la comprendre. Là donc au moins est faux leur principe, que le Saint-Esprit explique intérieurement l'Écriture à qui la lit. En 1833, cette société en avait pour aides 629 autres : à Paris, Lyon, Toulouse, Strasbourg, Montpellier, Nancy, Montauban, Amsterdam, en Suisse, en Prusse, en Allemagne, en Danemarck, en Canada sourdement vers 1820, et ouvertement en 1838 sous le patronage de Son Excellence Sir John Colborne

d'heureuse mémoire ; enfin formée régulièrement, le 4 avril 1839, à Montréal. *Indè mali labes.*

Pour imprimer et distribuer tant de bibles, il faut des moyens pécuniaires. Comment s'y est-on pris pour les avoir ? Les directeurs de la société ont prêché à leurs ouailles qu'envoyer dans les diverses parties du monde, des gens pour distribuer la Bible, c'était un moyen de faire connaître Dieu et de le faire adorer ; que par là on remplissait ce devoir imposé par J.-C. de prêcher l'Évangile à toute créature ; que chaque protestant, en donnant 1 sol par semaine, pour l'impression des bibles et l'entretien de ceux qu'on enverrait les distribuer, pouvait ainsi prêcher l'Évangile par tout l'univers et avoir par là la récompense promise par Dieu, à ceux qui enseignent les autres à le servir, comme il l'ordonne. Persuadés par ces raisons, tous, jusqu'aux domestiques, se sont empressés de donner 1 sol par semaine pour l'œuvre de l'Évangile. D'après des rapports officiels, cette société de Londres recueille chaque année 2,000,000 de francs. En 1838, elle a recueilli £253,528 sterlings. Voilà d'où nos Suisses tirent leur subsistance. S'ils évangélisent gratuitement ici, c'est qu'ils ne peuvent encore rien avoir de leurs adeptes en petit nombre, et qu'ils craignent d'empêcher les conversions, en demandant quelque chose. Ce plan est vraiment bien imaginé, et si la fin qu'on se propose, n'était pas mauvaise, il mériterait toutes sortes d'éloges. D'après des renseignements exacts, le nombre des lecteurs et colporteurs de bibles, répandus dans le monde, se monte à 5000 ; et pour les transporter, eux et leurs femmes. (car ces évangéliques ne vivent pas sans femmes, comme les Apôtres,) la société dépense chaque année 6,500,000 francs. On ne sait pas combien il leur est alloué pour vivre dans les lieux de leur résidence ; mais comme ils n'ont pas plus que les autres la pierre philosophale, et qu'ils vivent assez largement sans travailler, il est à croire que la société biblique les paie très-bien pour lire et colporter les bibles. Oh ! qu'ils ont donc belle grâce, ces Suisses de déclamer contre ce que reçoivent les curés de la part des catholiques, pour les continuel et nombreux services qu'ils leur rendent jour et nuit ! Savez-vous, Canadiens, ce qu'ils voudraient ? “Otez-vous,” diraient-ils à vos curés, s'ils l'osaient ; “ nous prendrons vos places et vos revenus, mais non vos travaux.” Allez dans les pays où des ministres ont succédé aux prêtres catholiques, et voyez si le peuple y a gagné.

Le clergé anglican se compose en Angleterre de 26 évêques et de 10,601 curés. Ce clergé, avec le pays de Galles, a la conduite de 6,500,000 âmes auxquelles, tous les huit jours, il lit la Bible et quelques prières pendant 2

heures. Pour ce clergé, point de messe, point de bréviaire, point de confession auriculaire, point de catéchisme aux enfans, point de malades à confesser et administrer. Combien pensez-vous que ces 10,827 évêques et curés reçoivent de leurs ouailles par an, pour leur honoraire ? La modique somme de £9,459,565 sterlings ; ce qui donne à chacun par année, en divisant cette somme également, £874 sterlings et quelques schelings. Est-il un prêtre catholique, sous le ciel, qui ait par an £874 ?

Savez-vous maintenant que le clergé catholique de tout l'univers, qui a la conduite de 199,725,000 âmes, ne reçoit par an que £8,999,000 ? Or, en supposant 3,000 âmes confiées à chaque prêtre, fardeau très-pesant, vû les devoirs du prêtre catholique, 199,725,000 âmes exigeraient 66,576 prêtres. En leur partageant également £8,999,000, chacun se trouvera avoir £135 et quelques schelings par an, tandis que chaque ministre anglican a £874, c'est-à-dire £739 plus que le prêtre catholique. Celui-ci a 3000 âmes à desservir et a des fonctions nombreuses et pénibles à remplir chaque jour ; celui-là n'a que 601 âmes auxquelles, tous les huit jours, il n'a qu'à lire la Bible et quelques prières.

Je ne veux point dire que ce salaire est injuste ; à Dieu ne plaise ; quiconque travaille mérite récompense ; et les ministres anglicans travaillent pour leurs ouailles, quoique moins que les prêtres catholiques. Tout ce que je prétends, c'est de montrer que les prêtres catholiques travaillant pour leurs ouailles, en méritent une juste récompense, et que cet honoraire se trouve par le fait, moindre que celui des ministres anglicans. Du reste, je laisse au lecteur à juger si nos colporteurs et liseurs de bibles ont raison ou non de déclamer contre les revenus des catholiques, et si le *Herald de Montréal* sait bien ce qu'il dit, quand il appelle sanguines les prêtres catholiques.

F. B. P. C.

RETRAITE DE ST. OURS.

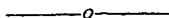
Cette Retraite, ouverte le 6 du courant par Monseigneur l'évêque de Nancy, a été continuée par Mr. le Grand-Vicaire Viau, dont le zèle est si bien connu et le mérite si justement apprécié. Elle a produit comme on devait s'y attendre, les fruits les plus abondants. Des conversions nombreuses et éclatantes, la distribution de la divine Eucharistie à 4,000 personnes, un élan marqué vers tout ce qui peut entretenir et accroître la piété dans les cœurs, une fidélité inviolable et un recueillement profond dans l'assistance aux divins offices, une union, une paix inaltérable dans toutes les familles, nous rappelant les beaux

jours de la primitive Eglise, où tous les hommes ne formaient qu'un cœur et qu'une âme ; une société de Tempérance, qui, considérable dès son origine, voit, tous les jours, grossir le nombre de ses membres ; toute une paroisse en un mot complètement régénérée ; tels sont les heureux et principaux résultats de la retraite dont la paroisse de St. Ours doit à jamais bénir le Seigneur.

C'est bien à la vue de ces merveilles de la grâce que la Providence s'est plu depuis quelque temps à multiplier pour un si grand nombre d'entre nous, qu'un cœur animé d'une charité ardente, et désireux de voir le règne de Dieu prendre racine dans les âmes, appelle de tous ses vœux le moment où toutes les localités, où tous les fidèles de ce Diocèse pourraient, sans aucune exception, puiser à cette source profonde des et lestes bénédictions. Qu'il continue donc ses fructueux efforts, l'illustre prélat qui le premier a réalisé pour le Diocèse de Montréal la pensée des Retraites publiques ; qu'il les multiplie, s'il est possible, et que surtout il les prolonge pendant longues années parmi nous ; qu'il se choisisse des seconds habiles, qui, formés à son école, et héritiers de son zèle, de sa charité et de ses lumières, puissent continuer son œuvre de régénération, lorsque cette même Providence, qui nous l'a conduit comme par la main, jugera qu'il est temps de nous l'enlever pour le conduire régénérer d'autres contrées, et qu'il emporte alors avec lui les vœux de tout un peuple en qui il aura réveillé les œuvres de la foi et qu'il aura introduit dans les droits sentiers de la vertu.

A. B.

St. Ours, 26 Juillet 1841.



Mr. L'EDITEUR,

Lisant, dans le numéro des *Mélanges* du 16 juillet, une correspondance dans laquelle un ecclésiastique, distingué par sa science, nous enseignait la manière de disposer les paratonnerres pour préserver les édifices de la foudre, j'ai été grandement surpris d'y rencontrer un principe actuellement reconnu comme faux par tous les physiciens, savoir : *que les pointes ont le pouvoir de soutirer le fluide électrique.* On démontre, cependant, par une foule d'expériences, que les pointes, au lieu d'attirer le fluide, le laisse écouler et se disperser avec la plus grande rapidité ; de sorte que le paratonnerre n'est pas placé sur les édifices, dans le but d'attirer la foudre, mais bien dans celui de faire écouler, de la terre dans le nuage, un torrent d'électricité opposée à celle de l'atmosphère, en quantité suffisante pour neutraliser celle qui menacé de faire explosion. Je sais fort bien que la théorie que j'expose, n'est pas connue communément des personnes qui n'ont pas exactement suivi les pro-

gres de la science en Europe. Mais comme votre journal, Mr. l'Éditeur, ne me semble pas destiné à traiter de semblables questions, je me contente de signaler cette erreur, sans entrer dans de plus amples développemens. Mon but n'est en cela que d'empêcher les étrangers de croire que nous en sommes encore au dix-huitième siècle.

Je ferai de plus remarquer, que le conducteur du parthenon décrit dans cette correspondance, me paraît d'un diamètre beaucoup trop petit, pour laisser écouler l'électricité en assez grande abondance ; en outre, ce conducteur est exposé à se rompre facilement, et par là à produire de graves accidens.

Si je voulais en dire plus long, je rapporterais ici ce que disait, il y a quelques années, Mr. Arago, physicien de réputation européenne, dans un rapport sur cette matière à l'académie des sciences, mais c'en est déjà trop.

Je suis, avec respect, etc.

UN AMI DES SCIENCES.

. 25 Juillet, 1841.



MONUMENT RELIGIEUX ET NATIONAL.

Le vénérable évêque de Nancy, après avoir placé la Croix dans le cœur et sur le front de tant de fidèles en ce pays, après l'avoir arboré dans plusieurs de nos campagnes, n'est pas encore satisfait ; les desirs de ce grand cœur sont immenses : non content d'avoir rassemblé des milliers de personnes autour de sa chaire, pour les mettre sous la puissance protectrice de la Croix, ce digne pontife a de plus conçu la noble idée de mettre le diocèse entier à l'ombre de cet étendard sacré du salut.

C'est sur la montagne de Belcail, sur ce pic si fréquenté et si connu de nos concitoyens, que le 21 Septembre prochain, sa grandeur élèvera ce monument à la gloire de Dieu. Il veut, par-là, ce célèbre prince de l'Eglise, rendre de solennelles actions de grâces au Seigneur, pour le bien immense opéré dans le pays, par son infatigable zèle. C'est donc à nous de répondre aux vœux ardents de l'illustre comte. Choisissons cette circonstance pour lui témoigner la gratitude que lui doit le pays. Erigeons ce monument, afin de perpétuer le souvenir heureux de son passage au milieu de nous et pour redire à nos arrière-neveux, ses travaux et son zèle.

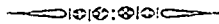
Au pied de cette croix, sera placé un autel, sur lequel on pourra, à certaines époques, offrir le St. Sacrifice. Quelles émotions n'éprouveront pas les âmes pieuses, en assistant à l'immolation de la sainte victime, dans un lieu si élevé, et, en quelque sorte, si rapproché du ciel. Il semble que Dieu préfère

les hauteurs, pour répandre ses grâces sur le monde. C'est, en effet, sur une montagne qu'il a donné sa loi aux hommes, et qu'il a voulu répandre son sang pour nous. C'est sur une montagne qu'il voulait qu'Isaac fut sacrifié ; c'est également sur une montagne qu'il s'est transfiguré, et qu'il a laissé l'empreinte de ses pieds, avant de quitter la terre. Dans l'ancienne loi, il avait ordonné à Salomon de choisir un lieu élevé pour lui ériger un temple. Outre ces avantages précieux, sa grandeur se propose d'ériger, sur une route facile, un *Chemin de la Croix*. De sorte que ce qui n'était jusqu'ici qu'une promenade de plaisir et de curiosité, va devenir en même temps un pèlerinage de piété et d'indulgences.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport religieux que ce grand dessein doit rencontrer notre approbation. C'est aussi un monument national qui attirera l'admiration des étrangers. Cette croix, haute de 80 pieds, large de 3 et recouverte en fer blanc ou autre matière éclatante, sera visible à plusieurs lieues de distance, et présentera, sans doute, aux regards du spectateur, un coup d'œil magnifique.

Honneur donc au noble primat qui, employant tous les revenus de sa brillante fortune en œuvres de charité, veut encore contribuer, en grande partie, à l'édification de ce beau monument. Nous espérons que chacun s'empressera d'y contribuer aussi, ne serait-ce que de l'obole de la Ste. Veuve qui visitait le temple. Le public est invité à cette grande solennité, pour être témoin, dans cette circonstance, de la majesté du culte catholique.

GARE ! GARE ! à l'insurrection, Mr. l'Éditeur du *Herald* ; il n'y aura pas moins de 20 à 25 mille personnes ; l'occasion sera belle, n'est-ce pas ? Mais quel malheur pour la mère-patrie ! vous ne pourrez donc pas vous trouver là, Mr. l'Éditeur, car des malins disent que vous serez à la barre de la chambre d'assemblée, occupé à vous disculper de vos *finés* et *spirituelles* calomnies.



EXERCICES LITTÉRAIRES DE COLLÈGES.

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.—Les examens publics de cette belle et florissante institution ont eu lieu, comme nous l'avions annoncé, les 28 et 29 juillet. M. le Grand-Vicaire Viau, un grand nombre de membres du clergé et un public des plus nombreux s'étaient empressés de se rendre à ces exercices pour y être témoins des triomphes littéraires et des progrès étonnans des jeunes élèves de ce nouvel établissement. Les rapports que nous recevons de plusieurs personnes qui ont eu le plaisir d'y assister, nous démontrent que

l'admiration des spectateurs a été grande. Les élèves ont répondu, à la satisfaction du public sur toutes les branches de notre éducation littéraire ; les élémens des langues française, anglaise, latine et grecque ; la géographie dans toutes ses divisions ; les histoires sacrée et profane ainsi que l'histoire moderne ; la mythologie ; l'arithmétique marchande dans toutes ses parties ; la tenue des livres de compte ; les élémens de géométrie pratique ; la traduction des auteurs classiques ; les principes de la littérature et enfin les trois parties de la philosophie intellectuelle, tel fut le programme des exercices solennels du collège de l'Assomption.

En dehors de ce programme, il y a un autre genre de mérite que l'on cultive avec un grand succès dans ce collège. C'est celui de la déclamation oratoire. Le public a vu, avec satisfaction, les talens des élèves en ce genre, dans la représentation de la pièce intitulé, *siège de Colchester*, qui a terminé la séance de la matinée du second jour ; cette pièce a vivement attendri le parterre. Dans l'après-midi, ils ont admirablement bien représenté *la mort de César*. Celui qui jouait le rôle de César s'acquitta si bien de sa partie que nous croyons devoir le signaler au public : c'est M. Pilon, de Ste. Geneviève, étudiant en philosophie. Il y eut aussi quelques autres petits drames dont deux étaient en anglais.

Parmi ceux qui furent couronnés, on a remarqué principalement : MM. Alfred Decoigne, de Berthier, Alfred Dupuis et François Cassidy, de St. Jacques, Damien Laporte, Alexandre Archambault et Urgel Desmarais, de l'Assomption.

Il est bon que chacun connaisse les bienfaiteurs de son pays. C'est donc pour remplir ce devoir sacré que nous nous empressons de témoigner, au nom du pays entier, notre reconnaissance, au digne curé de l'Assomption et à tous les citoyens du lieu, qui, par leurs efforts constans et leurs sacrifices pécuniaires, ont élevé en si peu d'années, au niveau des autres institutions, un établissement si utile pour cette partie du diocèse.

P. S.—Nous avons reçu un peu tard de nouveaux détails, sur les examens de l'Assomption ; nous les reproduirons dans une autre feuille.

COLLÈGE DE STE. THÉRÈSE.—En attendant que nous entretenions nous-même le public de cette intéressante institution, nous nous faisons un devoir et un plaisir de présenter à nos lecteurs la communication suivante :
Monsieur,

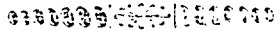
Ayant assisté aux examens du collège de Sainte-Thérèse, je croirais manquer à un devoir, si je ne disais un mot de la satisfaction que les élèves ont donnée à tous les assistants. Mais peut-être qu'avant tout il serait bon d'instruire le public sur l'origine, l'institution, les progrès, et le système d'éducation de ce collège; d'autant plus que la modestie de son fondateur l'a toujours empêché d'en faire encore mention dans les papiers publics.

Ce n'est que depuis onze ans qu'on a commencé à rassembler au presbytère de Ste. Thérèse un certain nombre de jeunes gens, auxquels on a fait suivre des classes d'une manière régulière. Auparavant, M. Ducharme, le digne curé du lieu, avait bien fait choix de plusieurs de ses jeunes paroissiens pour les faire étudier sous lui; mais ce n'est qu'à l'époque que je viens de citer, que voyant ses soins assidus couronnés du plus heureux succès, il voulut les étendre au-delà de sa paroisse, et favoriser l'éducation d'une manière plus conforme à ses désirs. Alors, à proprement parler, il jeta les fondemens de sa louable institution. Pourquoi louable? Est-ce que le pays ne possédait pas assez de collèges relativement à sa population...? A d'autres cet examen.. Pour moi, je me borne à considérer les motifs qui ont guidé le respectable fondateur, dans son entreprise. Voyant donc que plusieurs jeunes gens, ne pouvaient aller chercher leur éducation dans nos autres collèges, à cause de la médiocrité de leurs moyens, M. Ducharme, résolu qu'il était de se sacrifier lui-même pour encourager l'instruction, ouvrit sa maison à l'enseignement, à raison de quatre piastres par mois. Toujours dans la vue de soulager les fortunes de ses élèves, il leur permit de porter n'importe quel habit, pourvu qu'il fut décent. On peut voir à présent que ce n'a été qu'en faisant continuellement le sacrifice de tous ses revenus, qu'il a pu soutenir son œuvre. Car il n'a jamais reçu aucun secours pécuniaire. Ce n'est que dans ces dernières années, que, forcé par la difficulté des temps, il a porté la contribution des écoliers à 50 piastres par année. Cependant observons en passant que Ste. Thérèse est surtout à présent, une place assez centrale pour un collège. Le cours d'étude y est de huit ans. On y voit le français, le latin, l'anglais, la géographie, les histoires sainte et profane, la mythologie, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la logique, la métaphysique, la morale, les préceptes de la littérature et de l'éloquence, les règles de la poésie, la chimie. On y voit aussi la physique, quoiqu'il n'y ait pas encore d'instruments. Les mathématiques, la physique, et la chimie y ont été vues cette année, pour la première fois. L'an prochain, on se propose d'y donner des notions d'astronomie. Il est déjà sorti, de ce collège, onze ecclésiastiques dont deux sont prêtres, et un

autre dans les ordres majeurs. Tous les efforts qu'a faits jusqu'ici M. Ducharme, n'ont pas épuisé son zèle ; il projette encore plusieurs choses qui ne peuvent que tourner à l'avantage de l'éducation. C'est le 29 de juillet que les élèves de ce collège, après avoir été précédemment examinés sur les matières qui les avaient occupés pendant leur année scolastique, ont donné une séance publique. Les Humanistes d'abord expliquèrent Salluste et Virgille ; puis les Rhétoriciens Cicéron et Horace, avec la même satisfaction pour les interrogateurs, que les premiers. Après les explications ils ont donné deux petits drames assez intéressants. Vint ensuite la représentation de *Grégoire, ou les inconvénients de la grandeur*. Cette pièce a été très-bien jouée. Plusieurs personnes de goût, et entr'autres un respectable Monsieur, qui a plusieurs fois eu occasion d'assister au théâtre, ont avoué que le héros de la pièce surtout avait égalé tout ce qu'ils ont jamais vu de plus parfait en ce genre. La séance a été terminée par la distribution des prix.

UN AMI DE L'ÉDUCATION.

Mercredi dernier ont été terminés, par le drame de *Joseph vendu par ses Frères*, et la distribution solennelle des prix, les exercices littéraires des Dames de la Congrégation de cette ville. Nous remettons au prochain numéro le compte-rendu de ces examens.



NOUVELLES DIVERSES.



Le *Great-Western*, arrivé à New-York le 29 juillet, donne des nouvelles de Londres jusqu'au 14.

Les élections sont fatales aux whigs.

—On disait qu'en conséquence, Lord Melbourne devait donner sa démission, même avant l'ouverture du parlement.

—Le bruit court que le comte de Mountcashel vient remplacer Lord Sydenham, dans le gouvernement du Canada.

—M. O'Connell a été élu à Meath.

ESPAGNE.—Par un ordre du régent, on a fermé, à Tolède, le 20 mai, deux collèges d'humanités ou maisons d'éducation dirigées par deux prêtres de cette ville.

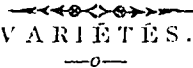
Les prêtres qu'a fait emprisonner le chef politique sont toujours sous les verroux ; et l'action, intentée contre eux sous le prétexte de *désobéissance*, subsiste encore. Le curé de Romanones dans l'Alcaria, le curé de Requejo, le

curé de Villatoquite subissent aussi la prison. Il y a des prisonniers dans tous les diocèses, et on ne leur reproche d'autre délit, que d'avoir manifesté les doctrines qu'ils professent et qui ne sont autres que celles de l'Eglise et de son chef visible, le Pontife romain.

ETATS-UNIS.—On vient de faire le recensement général de la population des Etats-Unis, et il en résulte qu'elle se compose actuellement de 17 millions 100,572 individus, savoir : 14 millions 359,413 blancs, 371,606 noirs libres, et 2 millions 369,553 noirs esclaves.

En 1830, époque où l'on fit le dernier recensement, l'Union ne comptait que 12 millions 856,407 habitans ; de sorte que, pendant les onze dernières années, sa population s'est accrue de presque un tiers.

Les Etats qui contiennent le plus d'esclaves sont : la Virginie, qui en a 580,000 ; la Caroline-du-Nord, 280,000 ; la Caroline-du-Sud, 270,000 ; la Géorgie, 265,000 ; le Kentucky, 200,000 ; le Tennessee, 175,000 ; le Maryland, 127,000, et le Mississipi, 80,000. L'Etat qui a le moins d'esclave est la Pensylvanie, où leur nombre s'élève à peine à 400.



V A R I É T É S .

La relation du voyage de l'abbé Coquereau à St. Hélène est maintenant à vendre chez M. Fabre. Pour faire voir à nos lecteurs l'intérêt que doit inspirer cet ouvrage, nous en publions un extrait tiré de l'*Univers*, avec quelques réflexions de ce journal :

«Le 7 juillet, deux frégates appareillaient à Toulon. Un prince les commandait : de grands noms, de vieilles fidélités avaient brigué la faveur de s'y trouver réunis. Un prêtre était là, avec de noirs ornemens, au milieu d'emblèmes de grandeur et de deuil. C'était le départ du convoi qui allait chercher les cendres de Napoléon sur le rocher de Saint-Hélène ; c'était le dernier pèlerinage de la France au tombeau du grand homme ; car le temps de l'expiation était accompli ; son dernier vœu était exaucé ; il allait reposer désormais au sein de sa capitale, entouré de ses vieux soldats, à l'ombre des drapeaux qu'il avait conquis. La poésie pouvait s'en affliger ; elle y perdait de pittoresques images, de grandioses inspirations : plus de *rocher battu par la vague plaintive*, plus de saule pleurant sur une tombe, plus de nature attristée et sauvage. Il y avait là pour elle un véritable sujet de plainte. Mais la religion devait s'en réjouir, elle qui, la première, avait pardonné à l'empereur malheureux, et qui avait tendu ses bras pressés, alors que tous le repoussaient encore. Elle devait s'en réjouir ; car ses jugemens s'exécutaient

sur la terre, la charité triomphait ; le pardon des hommes se joignait au pardon de Dieu. Elle devait s'en réjouir ; car elle allait recueillir dans son temple un de ses enfans qui gisait sur la terre du schisme et de l'hérésie, terre maudite où le prêtre se compromettrait en baptisant un enfant. Et qui, moins que Napoléon, avait mérité cette peine, lui qui préserva peut-être notre belle France de l'invasion du protestantisme ? C'était donc une mission religieuse que devaient exécuter les vaisseaux ; un prêtre seul pouvait dignement la raconter. M. l'abbé Coquerneau, aumônier de l'expédition, a entrepris cette tâche, et n'est pas resté au-dessous. On se tromperait, toutefois, si on ne croyait trouver dans son ouvrage que des considérations religieuses tenant plus ou moins du panégyrique ou du sermon. Les *SOUVENIRS DU VOYAGE A SAINT-HÉLÈNE* sont, avant tout, une œuvre littéraire, dans laquelle l'auteur a su conserver son caractère de prêtre. C'est une relation vive, animée, chaleureuse, du voyage de la Belle-Poule, au milieu de laquelle se trouvent jetés çà et là de brillans tableaux, de magnifiques descriptions, de hautes et profondes méditations, où le génie de l'empereur est largement apprécié du point de vue politique et religieux, et la lâche cruauté de l'Angleterre énergiquement stigmatisée. Le style est vif et animé, comme la pensée de l'auteur, et il se revêt souvent de tout l'éclat de la poésie. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être lui faire, serait d'être trop généralement soutenu. On aimerait quelquefois plus de laisser-aller dans la narration, et moins de rapidité dans la marche du livre, qui finit trop tôt au gré du lecteur. En résumé, les *SOUVENIRS DU VOYAGE A SAINT-HÉLÈNE* sont incontestablement ce qu'a produit de mieux l'inspiration du grand fait qui vient de s'accomplir. C'est, à notre avis, un livre destiné à avoir un brillant succès. Nous ne pouvons donc que féliciter l'auteur de n'avoir pas suivi *sa première intention, qui avait été de ne rien écrire*. Il nous eût privés d'une véritable jouissance, celle qu'on éprouve à la lecture d'un bon livre. C'est ce que prouveront, mieux que nos paroles, les quelques pages que nous allons détacher.

Tout était prêt sur la Belle-Poule. Mgr. Michel, évêque de Fréjus, qui se trouvait alors à Toulon, avait promis de bénir la chapelle.—Écoutez M. l'abbé Coquerneau :

« A une heure, deux embarcations, commandées par des élèves, vinrent à la cale prendre le prélat, qu'accompagnait un assez nombreux clergé. A la foule qui se pressait sur ses pas, je pouvais deviner combien de souvenirs il avait laissés dans Toulon, dont il avait été si longtemps le pasteur. Placé près de lui dans le canot, je lui montrai du doigt la Belle-Poule, que j'appelle

ma cathédrale, à moi ; je lui faisais admirer sa nef élégante, avec ses gracieuses courbures, les flèches élancées de ses mâts, la triple croix formée par ses vergues, et les soixante embrasures par lesquelles, dans ses jours de fête, le bronze enflammé agitait l'air, dans ses rapides et sonores volées. Le bon vieillard souriait doucement en m'écoutant. " A quatre-vingts ans, à mon âge, " me disait-il, en poursuivant mon image, " on aime mieux un parquet moins mobile et des tournées épiscopales moins longues ; je ne chercherais pas avec vous, M. l'abbé." Ainsi causant, nous avons atteint le bas de l'échelle de commandement. Je montai le premier, pour lui offrir le secours de ma main..." Le bon évêque était descendu dans le faux-pont pour bénir la chapelle : Remonté sur le pont, je le priai de faire descendre sur nous tous, qui allions braver et dangers et fatigues, la bénédiction du Pontife et du Père. Je n'oublierai de ma vie cette scène ; elle m'a causé une émotion trop consolante et trop douce. Tout y prêtait, il faut le dire : cinq cents hommes, tête nue, groupés sur l'avant ; à l'arrière, d'un côté, un état-major pressé d'officiers de terre et de mer, avec leurs riches uniformes ; de l'autre un grand nombre de dames, venues de tout point, étalant leurs brillantes toilettes, véritables corbeilles de plumes et de fleurs ; au milieu, le pontife avec sa couronne de cheveux blancs, cette auréole si belle, qui rayonne sur la tête du vieillard. Tout cela sur une mer calme et sous un ciel de Provence. Jugez si l'âme avait peine à oublier la terre et à monter vers Dieu. Et quand, élevant ses mains vers le ciel, il les abaissa ensuite pour bénir, tous, sans commandement, par un mouvement électrique, se prosternèrent à la fois, et l'on n'entendit plus que la voix grave de la prière à laquelle une musique suave mêlait ses religieuses harmonies. Je l'avoue, je me relevai heureux ; le sentiment chrétien ne faisait que dormir au fond de toutes ces âmes ; un mot, une chose, une scène, un souvenir le réveilleraient toujours. "

Le morceau suivant vous donnera une idée de la manière dont M. l'abbé Coquereau dépeint un tableau :

La mission est arrivée à Saint-Hélène. A minuit un quart, on a commencé les travaux d'exhumation, qui ne doivent être terminés qu'à huit heures ; laissons parler l'aumônier :

" Enveloppé de mon manteau, accoudé sur le tronc d'un saule, je ne pouvais me lasser de contempler ce qui se passait sous mes yeux, cette vallée aux formes irrégulières, fantastiques par l'effet des ombres ; ces deux immenses tentes blanchâtres, oscillant sans cesse, agitées par le vent ; cette pâle

lueur des lampes qui les éclairent, comme la lampe du sépulchre ; un cliquetis d'armes des sentinelles qu'on relève, mêlé au bruit de la brise qui s'engouffrait dans le ravin, avec ses voix et ses plaintes ; ces hommes drapés de longs manteaux, tantôt restant immobiles et pensifs, tantôt se mettant lentement en marche et laissant entrevoir une épée, fantômes menaçans au milieu des ombres ; parfois la lune, perçant d'un rayon lumineux sa ténébreuse enveloppe, éclairant d'un ton mat leurs rivages, alors pâles et blêmes ; puis l'obscurité la plus profonde ; puis ces lumières qui couraient çà et là, rasant le sol, comme des âmes et s'abîmant dans un centre commun, sans qu'on pût distinguer, dans l'épaisseur des brumes, ceux qui les portaient ; une voix brève et impérieuse, parlant un langage étranger ; le bruit sec des marteaux sur la pierre ; les pelles se rencontrant, et criant, grinçant comme l'acier sur l'acier ; ce centre plus éclairé, où s'agitent, dans des mouvemens indéfinissables, d'étranges silhouettes ; des moitiés d'hommes aux vêtemens rouges et blancs paraissant, disparaissant, reparaissant encore, en jetant sur l'herbe foulée quelque chose qui retombait lourdement, en rendant un son sourd et étouffé : ajoutez à cela une croix, un prêtre et l'urne qu'on dépose auprès des morts ; enveloppez toute cette scène d'un brouillard épais, à travers lequel les objets se voient dans un certain lointain, et comme recouverts d'un crêpe : tel était le spectacle qui dominait tout mon être et faisait courir dans mes cheveux de mortels frissons.

« Je posais les mains sur mon cœur pour en contenir le battement ; j'avais peur !!!

« Je les reportais à mon front ! je croyais rêver, et je ne rêvais pas : j'étais bien à Sainte-Hélène, près d'une tombe qu'on ouvrait !!! »

Ailleurs : c'était la première nuit que le corps de l'empereur passait sur la frégate ; il était exposé sur le pont, au milieu d'une chapelle ardente ; l'aumônier veillait avec les sentinelles et les officiers de quart. Suivons sa méditation :

« Bientôt le plus profond silence régna sur le pont, et l'on n'entendit plus que le pas mesuré des fonctionnaires et les sifflemens de la brise dans les cordages. Naturellement l'âme devait se replier sur elle-même, s'interroger ou se ressouvenir : tout prêtait à la méditation. Si l'on jetait les yeux au ciel, une riche tenture de crêpe s'étendait au dessus de nos têtes, et Dieu l'avait semée d'étoiles ; si on interrogeait l'horizon, la mer, développant au loin son immensité, vous donnait le sentiment de l'infini ; si les regards tombaient sur les objets environnans, ils rencontraient un cercueil et une croix, la terreur et l'espérance !

“Comment la croix protégeait elle de sa vertu cet homme, fils d’une époque tourmentée, laquelle avait répudié toute croyance, aboli tout culte extérieur, profané tout autel ? Comment s’était accompli ce prodige ?

“ Sous des voix puissantes pour détruire, un jour, tout s’était écroulé, institutions antiques, monarchie consacrée par la majesté des âges, prêtres, encensoirs, tabernacles, temples du Dieu vivant, et la croix qui sauva le monde !

“ A toute prévision humaine il semblait que c’en était fait d’elle, lorsque Dieu, qui parfois se cache et reparait suivant ses desseins, suscita un homme. Il le dota du génie, ce fut sa première couronne ; il le tailla à une telle mesure que tous purent comprendre son origine ; puis il le laissa agir. Et quand cet homme, debout au milieu des ruines, voulut reconstruire une société qui n’était plus, il chercha dans les débris du grand naufrage. Ses mains rencontrèrent bien une couronne et un sceptre ; la couronne était trop étroite pour son front, le sceptre trop léger pour son bras, il put bien les transformer en un diadème et un globe d’empereur : mais la société ne se refaisait pas. De nouveau, il courbe sa tête de géant, et cherche encore : ses mains trouvèrent un morceau de bois rude et sanglant : c’était la croix. Se ressouvenant aussitôt de sa puissance civilisatrice, il la saisit et la replaça lui-même sur le côté des palais et des temples, en lui disant : “ A toi de sauver la société, toi qui portas dans tes bras le libérateur et le Sauveur du monde ! ”

“ Aussi, quand plus tard, au sein de l’Atlantique, mourant emprisonné sur une roche anglaise, aux heures de sa lente agonie, il demanda secours à Dieu ; quand, appelant près de lui le prêtre du Seigneur, il prononça ces mémorables paroles : “ *Je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu’elle impose et recevoir les sacrements qu’elle administre. Vous direz tous les jours la messe dans la chapelle voisine, et vous exposerez le Saint-Sacrement pendant les quarante heures. Quand je serai mort, vous placerez votre autel à ma tête, dans la chambre ardente, puis vous continuerez à célébrer la messe. Vous ferez toutes les cérémonies d’usage, et vous ne cesserez que lorsque je serai enterré.* ” Quand, dis-je, il fit cette profession si solennelle de la foi catholique, la croix vint-elle, les bras étendus, pour les refermer sur lui dans un sublime pardon ; souvenir reconnaissant du passé, gage ineffaçable et d’expiation et d’espérance. Et voilà pourquoi, encore aujourd’hui, la croix veillait sur le cercueil !... ”